

BULLETIN DES ARMÉES

DE LA RÉPUBLIQUE

RÉSERVÉ A LA ZONE DES ARMÉES

Le BULLETIN DES ARMÉES DE LA RÉPUBLIQUE a été créé pour nos soldats. Il leur est adressé par les soins des services compétents et il doit leur parvenir, dans un délai très court, jusque dans les lignes de combat.

Dans les gares de rassemblement ou d'approvisionnement, la répartition du BULLETIN doit être proportionnelle aux effectifs des parties prenantes.

Pour éviter des retards ou des erreurs, et pour donner satisfaction à tous, les quantités à distribuer pourront être calculées à raison de UN NUMÉRO pour DIX hommes.

Les OFFICIERS ont droit à un numéro PERSONNEL.

Le tirage du BULLETIN pour la zone des armées est de 300.000 exemplaires.

Les états-majors et services prennent part à la distribution, dans les mêmes conditions que les corps de troupe.

Sous aucun prétexte, le BULLETIN ne doit être vendu ni accaparé.

Notes et impressions

Voici fini le temps des étrennes. Cette année, autant le dire, il n'a pas été très gai. Non que nous ayons beaucoup regretté ce vieux trouble-fête de 1914 (qui de nous, il y a un an, eût soupçonné ce qu'il contenait dans son sac !) mais, dame, pour célébrer 1915, on n'était pas tout à fait dans les dispositions qu'il fallait. Certes, nous savons tous ce qu'il y a dans le fond de sa hotte. Mais, avant de déballer la victoire et la paix, il a le temps de souffler, nous aussi, et même nos canons, sur les Boches.

En attendant, à cause des gosses, il y a tout de même eu un peu de joie. Papa l'avait recommandé dans chacune de ses lettres qui, tout de même, finissent par arriver : « Je ne veux pas qu'on oublie les étrennes des mioches. » Donc, il a bien fallu, de ci et de là, acheter une boîte de soldats de plomb, une poupée costumée en Alsacienne, un cornet de marrons glacés et, naturellement, quelques pièces de 75 chargées de pastilles de chocolat. Et cela, malgré les absences, a fait pétiller de bonheur les yeux de nos tout petits. Pourtant, le meilleur de leurs étrennes, je crois bien que ce fut de tirer des sous de leur tirelire pour l'arbre de Noël des soldats blessés, celui des enfants belges ou celui des réfugiés alsaciens. Et c'est là aussi, près de ceux qui ont versé leur sang et perdu leurs biens, qu'un moment nous nous sommes sentis le moins loin de nos soldats.

Je propose aux magasins, genre Saint-Sulpice, un joli sujet nouveau pour les étrennes de l'an prochain. Ils continueront — certes, je n'y contredis pas — à fabriquer des crèches où l'enfant rose, sur les genoux

de sa mère, sourira entre l'âne et la vache. Mais en cire de toutes couleurs — il en faudra beaucoup de grise, de jaune et de brune — ils nous présenteront aussi « Poilu dans la tranchée » avec sa barbe, ses tricots et tout près de lui le 75. Celui-là aussi est le sauveur du monde.

Car le monde sera sauvé, n'en déplaise à M. von Heydebrand und der Lese. Ce monsieur, au nom un peu long, est le chef du parti conservateur allemand. Il a été interviewé l'autre jour par le journal officiel le *Lokal Anzeiger*, qui lui a demandé, non si l'Allemagne serait victorieuse — cela va de soi — mais pourquoi elle le serait, ce qui est autrement intéressant.

Et, sans se gêner, M. von Heydebrand et tout le reste, y est allé de cet oracle : « La Russie semble être arrivée aux dernières limites de sa puissance offensive ; la Belgique est anéantie ; la France n'est plus capable que de défensive et l'Angleterre sera bientôt obligée, non seulement de se défendre contre une invasion, mais de s'inquiéter de son ravitaillement si nous réussissons à empêcher l'accès de ses côtes. »

Mais oui, valeureux Heydebrand, bloque l'Angleterre, et la voilà à ta merci sans que tu aies même l'ennui d'y débarquer. Seulement, crois-moi, le diable est dans ce « si » !

ANDRÉ LICHTENBERGER.

Double victoire russe

Télégramme du grand-duc Nicolas.

Le grand-duc Nicolas a adressé au général Joffre le télégramme suivant :

Je m'empresse de vous faire part d'une heureuse nouvelle.

L'armée du Caucase, malgré que ses forces aient été réduites au minimum en vue de ne pas affaiblir nos armées sur le théâtre principal de la guerre, a remporté deux victoires décisives les 21 et 22 décembre, sur des forces turques supérieures en nombre : à Arbagan contre le 1^{er} corps et à Saratanysth contre les 9^e et 10^e corps turcs.

Le 9^e corps entier a capitulé ; le 10^e s'efforce de se retirer, mais il est poursuivi par nos troupes.

Réponse du général Joffre.

Le général Joffre a répondu :

Je prie Votre Altesse Impériale d'accepter mes chaleureuses félicitations pour la grande victoire remportée par l'armée du Caucase. Par leur effort constant et ininterrompu sur tous les théâtres d'opérations, les armées alliées préparent les victoires définitives de l'avenir.

Une visite à nos soldats

J'ai eu l'occasion de me rendre, bien que simple civil, sur le front de l'armée, et j'ai pu passer quelques heures au milieu des soldats qui n'ont cessé de se trouver en contact avec l'ennemi depuis le mois d'août.

Ils étaient, ce jour-là, au repos, à quelques kilomètres en arrière de la ligne de feu, et ils occupaient un tout petit village qui ne compte, en temps ordinaire, que 150 habitants. Un bataillon s'est installé comme il a pu dans ce hameau. J'arrive sous la pluie, dans une carriole traînée par un vieux cheval de labour, qui n'a pas mis moins de trois heures pour faire 20 kilomètres, à travers un pays légèrement ondulé, où les champs de blé sont coupés par des cultures de betteraves, qu'on est en train d'arracher.

Mon arrivée provoque une certaine curiosité ; des soldats s'avancent. Je prie l'un d'eux de m'indiquer où loge le capitaine de la 9^e compagnie, qui est un de mes plus vieux camarades et qui, bien que territorial, a demandé à servir dans l'armée active. Je parle encore, quand une porte s'ouvre, et le capitaine, qui a reconnu ma voix, se précipite, aussi surpris que je suis moi-même ému. Il m'entraîne à l'intérieur, me présente à ses deux lieutenants, me prie de m'asseoir à leur table pour déjeuner avec eux. La salle à manger, blanchie à la chaux, est basse de plafond et très sommairement meublée, bien qu'elle serve aussi de chambre à coucher. Un lit rustique, une table, quelques chaises, un poêle en fonte et c'est tout. Par exemple, le menu est meilleur que je n'aurais cru. En mon honneur on ajoute, aux pommes de terre frites et au rôti de bœuf, une bonne omelette. On sort d'un vieux panier deux bouteilles de Barsac et vous devinez que nous les buvons à la santé de nos soldats.

Comme leur capitaine, les deux lieutenants appartiennent à des formations de réserve. Leur promotion est récente. Ils étaient sergents au début de la guerre.

Ce qui me frappe le plus, c'est l'adaptation merveilleuse de ces trois hommes à leur nouveau métier.

Ils ont l'attitude et le langage d'officiers de carrière ; ils en ont aussi, c'est indubitable, la vaillance et l'énergie. Une transformation s'est faite en eux, que j'aurais dû soupçonner, et qui cependant m'étonne autant qu'elle me remplit de joie. L'amour du pays et la fierté de la race ont fait ce miracle. Ces hommes qui, hier encore, vivaient paisiblement et confortablement, dans leurs familles, acceptent non seulement sans se plaindre, mais encore avec gaieté et avec joie, cette nouvelle existence.

Le capitaine, l'un des plus gros industriels

de Paris, que j'ai connu aimant ses aises, menant une vie élégante, me vante la vie des tranchées qui, m'assure-t-il, a son charme, elle aussi.

— Quel dommage, me dit-il, que tu sois venu nous surprendre au repos ! On t'aurait montré des choses si intéressantes ! Tu aurais entendu le bruit de la fusillade, tandis que tu devras te contenter du son du canon !

Lui, qui est peut-être le modèle des patrons, qui ne passe pas un jour sans visiter, dans tous leurs recoins, ses usines, ne m'en parle même pas. C'est à peine s'il me demande des nouvelles de sa famille. Son industrie, sa famille, c'est maintenant sa compagnie. Il me la montre avec orgueil. Il veille avec un soin incroyable à l'installation de ses hommes.

— La grosse affaire, me dit-il, c'est que le soldat, en se couchant, ne salisse pas la paille. Car on ne peut en changer tous les jours.

Et devant moi il renouvelle ses recommandations.

Il connaît tous ses soldats, j'entends par là qu'il connaît leur caractère. Celui-là est un malin. Celui-ci est le dévouement même. Tous sont braves. La 9^{me} est une compagnie modèle.

Ses hommes l'adorent. Il en fait ce qu'il veut. Il me présente à eux.

— Un Parisien, dit-il, qui veut vous serrer la main.

Les visages sourient pendant que les mains se tendent. On échange quelques mots. Mais les paroles ne sont pas nécessaires. Il suffit de les regarder pour être sûr qu'ils ont subi, eux aussi, la même transformation que leurs officiers. Ce sont, je vous le garantis, de fiers et rudes soldats !

Les deux lieutenants, beaucoup plus jeunes que leur capitaine, sont deux grands garçons, qui respirent la santé morale et physique, et qui, si l'on permet l'expression, font plaisir à voir. C'est à regret que je les quitte. Je prolonge le plus longtemps possible mon séjour au camp. Je rends visite au chef de bataillon, officier de carrière d'un très grand mérite, qui a été blessé et qui est revenu, sans être complètement guéri, reprendre son commandement.

La nuit va venir. Coûte que coûte, il faut partir. On se serre les mains, on s'embrasse. Et sous la pluie qui tombe à gouttes fines, je m'en vais, au trot de ma vieille jument poussee, reconforté par tout ce que j'ai vu. De tels hommes sont dignes de la victoire. On ne saurait trop le redire : nous pouvons être fiers d'eux !

FÉLIX MULLER.

LES VŒUX DES COLONIES

M. Gaston Doumergue, ministre des colonies, avait, à l'occasion du 1^{er} janvier, au nom du gouvernement de la défense nationale, adressé à nos possessions d'outre-mer un télégramme pour leur exprimer les souhaits de la métropole, affirmer l'étroite solidarité qui unit la République française à toutes les parties de son grand empire colonial et leur renouveler sa certitude de la victoire de la France et de ses alliés.

Toutes les colonies ont immédiatement remercié la métropole de ses vœux, en l'assurant à leur tour de leur attachement inébranlable à la mère patrie ; toutes, en exprimant leur admiration pour l'héroïsme de notre armée et de notre marine, témoignent de la même confiance dans l'issue glorieuse de la guerre et forment des vœux ardents pour que 1915 voie la patrie triomphante et agrandie.

SITUATION MILITAIRE

Du 2 au 5 janvier.

2 JANVIER, 23 heures. — Pas d'autres faits notables à signaler qu'une fusillade nourrie, la nuit dernière, contre nos tranchées à l'est de Vermelles et dans la région au nord de Chaumes, et une attaque allemande sans succès à l'ouest du bois de Consenvoye.

3 JANVIER, 15 heures. — Pendant la journée du 2, nous avons conservé, au nord de la Lys, les positions gagnées les jours précédents : l'ennemi n'a montré d'activité que dans la région de Zonnebeke, qu'il a bombardée assez violemment.

De la Lys à Arras, calme presque complet. Combat d'artillerie dans la région d'Albert et de Roye.

Notre infanterie a progressé de 500 mètres près de la Boisselle.

De l'Oise à la Meuse : Sur le plateau de Touvent, notre artillerie lourde a démolé divers ouvrages d'où l'ennemi gênait nos travailleurs.

Vifs combats d'artillerie à l'ouest et à l'est de Craonne.

Près de Perthes-les-Hurlus, nous avons progressé de 300 mètres.

Près de Beauséjour, combats d'infanterie où nous avons infligé de fortes pertes à l'ennemi. Les Allemands ont prononcé deux attaques sans succès dans le bois de la Gurie.

Sur toute cette partie du front, l'artillerie a montré, de part et d'autre, une grande activité. Dans la région de Verdun et sur les Hauts-de-Meuse, duel d'artillerie.

Nous avons gagné encore un peu de terrain dans le bois le Bouchet (nord-est de Troyon) et dans le bois le Prêtre (nord-ouest de Pont-à-Mousson).

Dans les Vosges : Nous avons occupé une tranchée ennemie près de Celles-sur-Plaine. Combats d'artillerie dans le Ban-de-Sapt et dans la vallée de la Fave.

En Haute-Alsace, nos gains antérieurs dans la région de Thann ont été maintenus.

Nous avons bombardé un train allemand en gare d'Altkirch et opéré des destructions sur la voie ferrée entre Carspach et Dierspach, au sud-ouest d'Altkirch.

D'une manière générale, le ralentissement sensible que l'on peut constater dans notre activité offensive doit être attribué aux pluies incessantes qui, détrempant le sol, rendent partout les opérations à peu près impossibles.

3 JANVIER, 23 heures. — Aux dernières nouvelles, aucune modification n'était signalée dans la situation.

Le temps continue à être très mauvais sur presque tout le front.

4 JANVIER, 15 heures. — De la mer à l'Oise :

Journée presque complètement calme ; temps pluvieux. Duel d'artillerie sur quelques points du front.

En face de Noulette, notre artillerie lourde a réduit au silence les batteries allemandes.

Sur l'Aisne et en Champagne, la canonnade a été particulièrement violente : nos batteries ont affirmé leur supériorité et pris sous leur feu des réserves ennemies.

Nous nous sommes emparés de plusieurs points d'appui tenus par les Allemands dans la région de Perthes et de Mesnil-les-Hurlus.

Entre Argonne et Meuse, ainsi que sur les Hauts-de-Meuse, canonnade intermittente. Une tentative faite hier matin par nos troupes pour enlever Boureuilles n'a pas réussi.

Notre progression a continué dans Le bois le Prêtre (nord-ouest de Pont-à-Mousson).

En Haute-Alsace, nous avons enlevé une importante hauteur à l'ouest de Cernay ; une contre-attaque ennemie a été repoussée.

A Steinbach, nous avons pris possession du quartier de l'église et du cimetière.

4 JANVIER, 23 heures. — Les seuls renseignements qui soient parvenus jusqu'à présent sont relatifs à la Haute-Alsace, où les combats ont continué très violents dans la région de Cernay.

La nuit dernière, nos troupes ont perdu puis repris le quartier de l'église à Steinbach. Ce matin, elles ont enlevé le village tout entier.

Les ouvrages allemands à l'ouest de Cernay (cote 425), enlevés par nous, hier, ont été

perdus un instant, la nuit dernière, à la suite d'une très violente contre-attaque ; mais les Allemands n'ont pu s'y maintenir et cette position reste entre nos mains.

5 JANVIER, 15 heures. — En Belgique, malgré l'état du terrain et les difficultés qui en résultent, notre infanterie a progressé dans les dunes en face de Nieupoort. Dans la région de Saint-Georges, elle a gagné, suivant les points, 200, 300 et 500 mètres, enlevant des maisons et des éléments de tranchées.

Sur plusieurs points, l'artillerie belge a réduit au silence l'artillerie allemande.

De la Lys à l'Oise : dans la région de Notre-Dame-de-Lorette (ouest de Lens) nous avons, grâce à nos mortiers et à nos grenades, complètement arrêté les travaux de sape de l'ennemi. Dans le voisinage de la route de Lille, les Allemands ont fait sauter une de nos tranchées et s'en sont emparés, mais une contre-attaque immédiate nous en a rendus maîtres de nouveau.

De l'Oise aux Vosges, on ne signale pas d'action d'infanterie.

Dans la région de Craonne et de Reims, combats d'artillerie.

Nos batteries ont efficacement bombardé les positions ennemies dans la vallée de la Sûippe ainsi que dans la région de Perthes et de Beauséjour. Il en a été de même en Argonne et sur les Hauts-de-Meuse.

En Alsace, au sud-est du col du Bonhomme, nous sommes entrés dans le hameau de Creux-d'Argent (2 kilomètres ouest d'Orbey), où nous nous organisons.

Les gains réalisés sur la route de Thann à Cernay ont été maintenus à 1 kilomètre à l'est de Vieux-Thann et le tir de notre artillerie lourde, à 2 kilomètres est de Burnhaupt-le-Haut, a fait taire l'artillerie ennemie.

NOUVELLES MILITAIRES

Service de santé. — M. Millerand, ministre de la guerre, frappé des sérieux inconvénients que présente l'organisation actuelle du service de santé, vient de prescrire aux directeurs régionaux les modifications suivantes :

A l'avenir, les médecins de complément en service sur le territoire et appartenant à des classes mobilisables seront, en principe, affectés en dehors de leur lieu de résidence, jusqu'au moment où ils seront appelés à leur tour à servir aux armées.

Les médecins de complément, dégagés par leur âge, de toute obligation militaire et restés volontairement dans les cadres, pourront être affectés, au contraire, à la ville où ils exercent, si leur présence est nécessaire à la population civile. En aucun cas, les médecins de la localité ne seront employés dans les dépôts de corps de troupes.

Pour répondre enfin au désir qui m'a été exprimé par plusieurs intéressés eux-mêmes, les médecins mobilisables pourvus dans la vie civile d'un mandat électif (membres du Parlement ou membres de conseils généraux) ne pourront, quelle que soit leur classe de recrutement, recevoir d'affectation dans le département, siège de leur circonscription électorale.

En ce qui concerne les pharmaciens et officiers d'administration, on s'inspirera également, en principe, pour leur affectation, des dispositions ci-dessus.

La classe 1916. — Les opérations des conseils de revision pour la classe 1916 se sont ouvertes le lundi 4 janvier.

Indemnités aux aviateurs. — M. Millerand, ministre de la guerre, a décidé, qu'à partir du 1^{er} janvier 1915 et pendant la durée de la guerre, les indemnités à allouer au personnel navigant (soldats, caporaux et sous-officiers autres que les adjoints) et de l'aéronautique militaire seraient, dans tous les cas, celles attribuées aux hommes servant au delà de la durée légale.

L'indemnité journalière des pilotes brevetés sera donc de 4 fr. par jour pour les sous-officiers (non compris les adjoints) qui reçoivent une indemnité plus élevée, de 2 fr. par jour pour les caporaux et soldats.

Les indemnités des élèves pilotes sont égales à la moitié de celles attribuées aux pilotes brevetés.

ÉCHOS DE FRANCE ET DE L'ÉTRANGER

La mort de Bruno Garibaldi. — Une manifestation émue a eu lieu, le 3 janvier, à Nice, devant le monument de Garibaldi, à l'occasion de la mort du lieutenant Bruno Garibaldi — le petit fils de l'illustre patriote — tombé à vingt-six ans, au champ d'honneur.

Dans l'assistance on remarquait le préfet, représentant officiellement le Gouvernement ; le général gouverneur de Nice ; M. Etienne, ancien ministre de la guerre, et toutes les autorités civiles et militaires.

Le préfet a donné lecture d'une dépêche de M. Viviani, président du conseil, qui a été accueillie aux cris de : « Vive la France ! Vive l'Italie ! » et aussi de : « Vive Trieste italienne ! »

Le colonel Ricciotti Garibaldi, à qui le Président de la République a envoyé ses plus vives condoléances, vient de lui répondre par le télégramme suivant :

« Je suis très orgueilleux que le premier de notre famille morte sur un champ de bataille ait trouvé sa destinée sur la terre si bien-aimée de la France et dans l'uniforme glorieux et honoré de l'armée française. Sûrement, la postérité, visitant les champs de bataille de l'Argonne, trouvera écrits par terre, avec le sang de Bruno et de ses compagnons, les noms entrelacés de France et d'Italie. »

« Un de mes enfants est tombé ; eh bien ! il en reste cinq ! Et après eux, il reste encore le vieux chef de la 4^e brigade, et avec lui le cœur de toute l'Italie. »

C'est aussi une sorte « d'union sacrée » que proclame, dans ces paroles magnifiques, vraiment romaines, le chef d'une des plus illustres familles de l'Italie, qui, lui-même, il y a quatre-vingt ans, se couvrait de gloire dans nos rangs, en enlevant un drapeau à l'ennemi.

Fraternité américaine. — Un comité, où figure notamment M. Robert Bacon, ancien ambassadeur en France, s'est formé à New-York pour prêter assistance aux soldats français blessés ou victimes des intempéries de la saison d'hiver.

C'est l'œuvre du « Lafayette-Kit » ou « paquetage Lafayette ». L'Association est parvenue à composer, pour deux dollars chacun, des paquetages comprenant : une chemise doublée, un caleçon doublé, deux paires de chaussettes de laine, une paire de gants de laine, une ceinture abdominale, un cache-nez, un mouchoir, un petit savon.

Douze cents paquetages ont été embarqués en décembre sur le *Rochambeau*.

Les envois vont se succéder régulièrement.

D'autre part, à l'occasion du nouvel an, M. Rolton Steelmann, ancien président de la National City Bank, a remis à M. Jusserand, ambassadeur de la République française à Washington, une somme de 500,000 fr., en exprimant le vœu qu'une moitié de cette somme soit employée en faveur des victimes de la guerre à Paris, l'autre moitié en faveur des populations de la France septentrionale.

Le gouvernement français a chargé M. Jusserand de transmettre à M. Rolton Steelmann ses remerciements pour cette généreuse offrande.

Dernière campagne. — Les pangermanistes ont entrepris une campagne pour que l'hymne national prussien *Heil dir im Siegerkranz* (Salut à toi, ceint de la couronne de vainqueur) soit remplacé par un autre chant national. La déchéance réclamée s'impose pour un motif très grave : L'air du *Heil dir* est absolument le même que celui de l'hymne national anglais, le *God save the king* !

Les pangermanistes vont sans doute imposer leur chant fameux, le *Deutschland über Alles*, comme hymne national. Ce sera leur suprême conquête.

« Y en a-t-il un écosse ? » — Les théâtres de Paris, quand il leur arrive de donner une représentation, mettent généreusement de nombreuses places gratuites à la disposition de nos blessés convalescents.

Un groupe de tirailleurs sénégalais assistait dernièrement, ainsi, à une représentation d'*Andromaque* à la Comédie-Française. Il serait exagéré de dire que la divine musique des vers de Racine exerçait sur eux une profonde impression.

Les braves tirailleurs somnolaient doucement lorsque tout-à-coup, leurs yeux s'illuminent, et l'un d'eux s'écrie d'une voix de stentor :

Entrée à Berlin

(1806)

Le petit jour ne paraissait pas encore que les Prussiens nous souhaitèrent le bonjour (le quatorze octobre) par des coups de canon qui passèrent par-dessus nos têtes, et un vieux soldat d'Egypte dit : « Les Prussiens sont enrhumés ; les voilà qui toussent. Il faut leur porter du vin sucré. »

Toute l'armée se porta en avant sans y voir d'un pas, il fallait tâter comme des aveugles, nous heurtant les uns contre les autres. Au bruit du mouvement qui s'entendait devant nous, on reconnut qu'il fallait faire halte et commencer l'attaque. Notre brave maréchal Lannes se fit entendre à notre gauche ; ce fut le signal pour toute la ligne, on ne se voyait qu'à la lumière de la fusillade. L'Empereur nous fit avancer rapidement contre leur centre. Il fut obligé de nous dire de nous modérer et de nous arrêter (leur ligne était percée). Le maudit brouillard nous gênait, mais nos colonnes avançaient toujours et nous avions du terrain pour nous reconnaître. Sur les dix heures, le soleil vint nous éclairer sur un bon plateau. Là, nous pûmes nous voir en face.

Nous aperçûmes à notre droite un beau carrosse et des chevaux blancs, on nous dit que c'était la reine de Prusse qui se sauvait. Napoléon nous fit arrêter pendant une heure, et nous entendîmes sur notre gauche une fusillade épouvantable. L'empereur envoya de suite un officier pour savoir ce qui se passait, il était en colère, il prenait des prises de tabac et il piétinait devant nous. L'officier arrive et lui dit : « Sire, c'est le maréchal Ney qui est aux prises avec ses grenadiers et ses voltigeurs contre une masse de cavalerie. »

Il fit partir de suite sa cavalerie, et tout le monde marcha en avant ; Lannes et Ney furent maîtres de la gauche ; l'empereur s'y porta et il ne grogna plus.

Le prince Murat arrive avec ses dragons et ses cuirassiers ; ses chevaux tendaient la langue. On ramena une division entière de Saxons.

Le 25, nous arrivâmes à Potsdam ; nous eûmes séjour le 26 et le 27 à Charlottenbourg, beau palais du roi de Prusse qui fait face à Berlin. Cet endroit est boisé jusqu'à la porte d'entrée de cette belle capitale ; on ne peut rien voir de plus joli. Cette porte est surmontée d'un beau char de triomphe et les rues sont tirées au cordeau. De la porte de Charlottenbourg pour arriver au palais, il y a une allée au milieu et des bancs pour les curieux.

L'empereur fit son entrée, le 28, à la tête de 20,000 grenadiers et de nos cuirassiers, et de toute notre belle garde à pied et à cheval. On peut dire que la tenue était aussi belle qu'aux Tuileries ; l'empereur était fier dans son modeste costume, avec son petit chapeau et sa cocarde d'un sou. Son état-major avait le grand uniforme, et c'était curieux pour des étrangers de voir le plus mal habillé maître d'une si belle armée.

Le peuple était aux croisées comme les Parisiens, le jour de notre retour d'Austerlitz. C'était magnifique de voir tout ce peuple se porter en foule sur notre passage et nous suivre.

On nous forma en bataille devant le palais qui est isolé devant et derrière par de belles places et un beau carré d'arbres où le grand Frédéric est sur un piédestal avec ses petites guêtres.

Nous fûmes logés chez les habitants et nourris à leurs frais, avec une bouteille de vin par jour. C'était terrible pour les bourgeois, car le vin valait 3 fr. la bouteille. Ils

— Ah ! ça, y en a bons soldats, moi y en a connu beaucoup ; ça, y en a écossais !

Vêtus à l'antique, jambes nues, en tunique courte, les soldats de Pyrrhus, fils d'Achille, faisaient leur entrée sur la scène.

Jeux de Boches. — Un officier allemand raconte, à la fin d'une lettre publiée par la *Tagliche Rundschau*, que, dans son corps, les officiers et les hommes ont remplacé les salutations habituelles, bonjour et bonsoir, par ces invocations : « Que Dieu punisse l'Angleterre ! »... « Qu'il la punisse ! ».

Qu'il la punisse ?... parce que les Allemands, qui ont déchaîné la guerre, commettent des atrocités ?

Ces messieurs ne sont pas sérieux. Ils jouent aux conspirateurs, dans leur manteau couleur de muraille.

La garnison rêvée. — La scène se passait dans une ville du centre, quelques mois avant la guerre.

Un orateur connu, homme d'ailleurs assez influent, venait d'y faire une conférence. Il y avait réception chez le maire et le confèrencier y rencontra quelques officiers de la garnison. L'un d'eux, un colonel, conquit très vite sa sympathie. Il lui dit, en prenant congé :

— Mon cher colonel, si vous avez quelque désir qu'il soit en mon pouvoir de réaliser, exprimez-le moi, je serais enchanté de vous être agréable.

— Vous êtes fort aimable, cher monsieur, répondit le colonel, mais le seul désir que j'aie, je crains que vous ne puissiez l'exaucer.

— Doutez-vous de mon influence ? Dites toujours...

— Eh bien, mon vœu le plus cher serait de tenir garnison dans la ville où je suis né et où je n'ai pu me faire envoyer jusqu'ici.

— Comment, ce n'est que cela ? s'exclama le confèrencier. Rien de plus facile, mon cher colonel. D'où êtes-vous donc ?

— De Strasbourg, monsieur.

Il viendra un jour où cet officier pourra obtenir la garnison de son choix.

Modes. — Le nom de Hindenburg est très en faveur depuis les batailles de Pologne, dans l'Allemagne orientale, et une petite ville de ces régions, une toute petite ville qui s'appelait Jabrze, a demandé à se débaptiser pour s'appeler désormais Hindenburg.

Les couturiers, qui guettent toujours l'actualité, ont mis à profit, eux aussi, la notoriété du feld-maréchal. Ils ont créé une « blouse Hindenburg » qui fut très en vogue, il y a un mois environ, parmi les belles dames de Berlin. Mais elles se sont aperçues, dit-on, que cette blouse ne faisait pas long usage.

Quant aux Viennoises, elles ont adopté une manière de veste, à laquelle les généraux de Hoetzendorf, Potiorek, Cibirous (i) von Frank et Arthur Przybarski se sont efforcés successivement d'attacher leur nom.

La galette des rois. — La mobilisation de près de 10,000 mitrons ou pâtisseries prive cette année le peuple de Paris et de la banlieue de sa traditionnelle galette.

En revanche, une petite musette bourrée de soixante-quinze bons et beaux billets de 1,000 fr., provenant d'une souscription recueillie près de nos aimables boulangères (les boulangères ont des écus), sera remise par les soins du syndicat de la boulangerie à une œuvre patriotique que désignera ultérieurement le ministre de la guerre.

Il y a galette et galette.

Passe-temps de guerre. — Le *Vorwärts* de Berlin a trouvé l'annonce suivante dans un journal de la Prusse orientale :

« Jeunes femmes et veuves, en raison de la guerre, vivant retirées et manquant de la fréquentation d'hommes, sont priées de donner leur adresse à l'expédition de ce journal. »

La rédaction de ce journal paraît composée d'Allemands gaillards. Le *Vorwärts* ajoute que l'annonce en question « fait l'effet d'un coup de poing au visage de ceux qui versent leur sang dans cette terrible guerre. »

Le directeur du *Berliner Tageblatt* se plaignait récemment que la capitale de la Prusse « ne fût pas assez sérieuse ». La province paraît assez folâtre, elle aussi.

LA GUERRE AUX COLONIES

Au Cameroun.
(Suite.)

nous prièrent, ne pouvant pas se procurer de vin, de prendre de la bière en cruchon. A l'appel, tous les grenadiers en parlèrent à nos officiers, qui nous dirent de ne pas les contraindre à donner du vin, que la bière était excellente. Nous portâmes la consolation dans toute la ville, et la bière en cruchon ne fut pas épargnée (il n'est pas possible d'en boire de meilleure). La paix et la bonne harmonie régnaient partout; il n'était pas possible d'être mieux, et tous les bourgeois venaient avec leurs domestiques nous apporter notre repas, et bien servi. La discipline était sévère; le comte Hulin était gouverneur de Berlin; le service était rigoureux.

L'empereur passa la revue de sa garde devant le palais, du côté de la statue du grand Frédéric, auprès de beaux tilleuls; derrière la statue sont trois rangées de bornes de cinq pieds de haut, avec barres de fer enclavées. Nous étions en bataille devant le palais; l'empereur arrive, fait porter les armes, croiser la baïonnette (notre colonel répétait le commandement). Il commande : *Demi-tour! (le colonel répète) puis : « En avant, pas accéléré, marche! »* Et nous voilà arrêtés contre les bornes de cinq pieds de haut.

L'empereur, nous voyant arrêtés, dit : « Pourquoi ne marches-tu pas? » Le colonel répond : « On ne peut passer. — Comment t'appelles-tu? — Frédéric. »

L'empereur avec un ton sévère, lui dit : « Pauvre Frédéric! Commande : *En avant!* » Et nous voilà sautant par-dessus les bornes et les barres de fer; il fallait nous voir escalader!

(Cahiers.) Capitaine COIGNET.

Otto à Hilda

(Extrait du carnet de route d'un soldat boche.)

20 décembre. Ma chère Hilda, ma tendre fiancée, ton Otto pense toujours à toi. Nous avançons d'une façon colossale en Pologne. Bzoura, Rawka, Rawka, Warta, etc., tous ces noms qui finissent comme le tien chantent dans ma tête. Nous n'avons rien à manger, mais notre Empereur nous a envoyé une proclamation. Il nous promet que nous serons à Varsovie — à 100 kilomètres d'ici — le jour de Noël, et que chaque soldat touchera 20,000 marks! Songe donc! 20,000 marks! Aussitôt après la paix, nous pourrions entrer en ménage, toi et moi, et nous acheter de vrais meubles. Dieu bénisse notre Kaiser!

22 décembre. — Nous avons encore avancé de 50 kilomètres. C'est donc comme si j'avais encaissé 10,000 marks, sur les 20,000 promis! La marche est vraiment un sport excellent, ma chère petite Bzoura. ... ah non, pardon, c'est Hilda que je voulais dire!

23 décembre. — Nous voilà, nous assurément, à 25 kilomètres de Varsovie! J'ai avancé de 2,500 marks! Ah! nous en avalons des kilomètres. C'est d'ailleurs tout ce que nous avalons.

24 décembre. — Nouvelle avance, mais de 3 marks 75 seulement. C'est toujours ça, pour notre Christkindel.

25 décembre. — Noël. Hélas! nous voilà revenus où nous étions il y a cinq jours. Il ne me reste plus un pfennig de mes beaux 20,000 marks.

30 décembre. — Et aujourd'hui l'armée a encore reculé. Pourvu qu'à présent l'Empereur ne nous réclame pas d'argent! ...

Pour copie conforme : C. F.

Les correspondances doivent être adressées : « Cabinet du ministre de la guerre, Bulletin des armées, Paris ». Les manuscrits ne sont pas rendus.

Nos succès ont été facilités par une étroite collaboration de l'élément civil et de l'élément militaire. Le lieutenant gouverneur du Moyen-Congo, M. Lucien Fourneau, n'a cessé de prêter son concours personnel aux commandants des colonnes expéditionnaires, dont il a partagé tous les dangers.

Il a eu ainsi la joie de participer à la reprise des régions de la Sangha auxquelles s'attachait le souvenir des belles explorations de son frère Alfred Fourneau. Au cours de ces opérations, il a été blessé deux fois, légèrement au visage et assez grièvement à la poitrine.

Simultanément, du côté du territoire du Tchad, le colonel Largeau, qui vient d'être promu général, avait reçu l'ordre de concentrer les forces dont il pourrait disposer pour attaquer Kousséri et envahir la partie du Cameroun qui constitue ce qu'on a appelé « la tête de canard », et le cas échéant, entreprendre une action concertée avec les Anglais contre Dikoa.

Le 21 septembre Kousséri était pris, après un combat qui avait duré toute la journée.

Dans la même région le poste de Béahgle, attaqué, le 21 août, par un fort détachement allemand armé de mitrailleuses, a repoussé une première attaque, mais à la suite d'une seconde offensive de l'ennemi, a dû être évacué. L'arrivée de renforts permit la réoccupation de Béahgle dès le 28 août, et, depuis, notre offensive n'a fait que progresser.

Enfin une expédition organisée à Libreville et convoyée par la canonnière *Surprise*, a réussi à opérer un débarquement à Cocobeach, et malgré la résistance des ennemis s'est emparée de ce poste. Au cours de cette opération, un certain nombre d'embarcations ennemies, armées de mitrailleuses, ont été coulées.

Du côté de la Nigeria, les Anglais ont également attaqué le Cameroun sur plusieurs points : quatre expéditions ont occupé des postes importants.

L'une d'entre elles s'avance dans la direction de Mora évacuée par les Allemands, qui se sont retranchés sur une colline voisine. Cette colonne a dû se joindre à celle qui a été envoyée sur le même point par le général Largeau.

Mais les opérations principales ont eu lieu en attaquant la colonie allemande par le littoral.

Une expédition franco-anglaise, comprenant, sous la direction du général anglais Debell, environ 5,000 hommes dont 2,500 prélevés sur nos forces de l'Afrique occidentale française et placés sous le commandement du colonel Mayer, a été organisée et envoyée par plusieurs navires de guerre appartenant aux marines des deux puissances.

Après de violents combats, les alliés ont forcé l'entrée de la rivière Cameroun et ont occupé le 27 septembre Duala, qui s'est rendue sans conditions.

Un certain nombre de navires allemands qui s'étaient réfugiés dans la rivière ont été capturés. Quelques jours après, le 2 octobre, les alliés ont également obtenu la reddition de Victoria, l'un des centres les plus importants de la colonie.

Sur la côte, des ports ont été ensuite bombardés, puis l'expédition alliée s'est avancée dans l'intérieur du pays, où elle a pris Jabassi le 15 octobre et Edea le 26.

Elle continue ses opérations et tout fait

présager que les derniers ports allemands, qui sont privés de tout ravitaillement, tomberont prochainement entre les mains des alliés.

A la suite des opérations de guerre au Togo et au Cameroun, 1,100 prisonniers allemands d'origine métropolitaine ont été évacués sur l'Afrique occidentale française. Pour assurer la sécurité de ceux de ces prisonniers qui se sont rendus aux alliés à la suite des événements du Cameroun, il a fallu, jusqu'au jour où ils ont pu être éloignés du territoire de cette colonie allemande, prendre des mesures spéciales de protection, en présence d'indigènes prêts à se venger des mauvais traitements dont ils avaient été l'objet. Enfin, sous le contrôle des puissances alliées, une administration provisoire des territoires conquis s'organise et se développe avec les progrès de l'occupation.

En résumé, la colonie du Togo est à l'heure actuelle entièrement conquise. Au Cameroun, l'occupation de la plus grande partie du pays est dès maintenant un fait accompli, et, sous l'étreinte des puissances alliées, les derniers efforts de la résistance allemande, aujourd'hui concentrés sur un territoire très restreint, avec des moyens d'action réduits et sans faculté de ravitaillement, ne tarderont pas à être brisés complètement et pour toujours.

A Tahiti.

Pour que ce tableau soit complet, il convient de mentionner le bombardement, le 22 septembre dernier, de Papeete (Tahiti), chef-lieu des établissements français de l'Océanie, par des croiseurs allemands.

Devant l'attitude énergique des autorités et les mesures prises pour résister, l'ennemi n'a pas osé opérer un débarquement. Le bombardement de Papeete, dirigé contre une ville ouverte, a donc été un acte inutile et sans profit pour nos adversaires. Il eut même ce résultat inattendu d'amener la destruction d'un navire de commerce allemand retenu dans le port.

Hansi est décoré

M. Millerand, ministre de la guerre, vient de signer une inscription au tableau spécial de la Légion d'honneur, qui réjouira tous les Français : ceux de France et ceux d'Alsace. Voici le texte même du *Journal officiel* :

« M. Waltz, dit Hansi, interprète stagiaire : Alsacien, engagé pour la durée de la guerre, a rendu les plus grands services par son exemple et son courage inlassable. »

On sait quelle a été l'œuvre française du dessinateur Hansi en Alsace. Déjà avant la guerre, il était en faction, pour nous, dans son pays natal. Aussi les Allemands, qui le détestaient, avaient-ils juré sa perte. Après l'avoir condamné à deux reprises, à Colmar même, ils le traînaient, en juillet dernier, devant le tribunal d'empire de Leipzig, pour « crime de haute trahison », à propos de la publication de son album : *Mon Village*. Hansi fut condamné à un an d'emprisonnement.

Ayant heureusement passé en France, il s'engagea, dès les premiers jours de la mobilisation, dans un de nos régiments de l'Est. Il porte le pantalon rouge, rêve de tout Alsacien, et maintenant la croix d'honneur brille sur sa poitrine. Nous envoyons à notre ami et collaborateur Hansi nos plus cordiales félicitations.

SOCIÉTÉ NATIONALE DE SECOURS MUTUELS
entre officiers
des armées de terre et de mer.

Malgré l'état de guerre, la société nationale continue à assurer tous ses services, sauf celui de l'assurance militaire, dont les effets sont suspendus pendant la période des hostilités, conformément aux dispositions de l'article 44 des statuts.

Les ressources existantes et celles à provenir des cotisations régulièrement versées permettent d'assurer :

1° Entièrement l'allocation à la naissance des enfants ;

2° Entièrement l'allocation aux membres participants mis en non-activité ou en réforme pour infirmités ;

3° Moitié de l'indemnité pour frais des funérailles (à la fin des hostilités, le conseil d'administration examinera si, d'après les ressources existantes à ce moment, il sera possible d'accorder une allocation supplémentaire) ;

4° Entièrement le secours renouvelable aux veuves, orphelins et ascendants ;

5° Le service des pensions de retraite, comme en temps de paix ;

6° Le service de l'assurance en cas de vie également comme en temps de paix ;

7° Le service de l'assurance au décès (vie entière) au prorata des réserves mathématiques afférentes à ce service ;

8° Les dames sociétaires conservent tous leurs droits.

Les droits des sociétaires, qui suspendent leurs versements pendant la guerre, ne pourront être examinés qu'à la fin des hostilités ; pour leur liquidation, il devra forcément être tenu compte des pertes subies du fait des cotisations non recouvrées et des intérêts perdus.

Lorsque les fonds ne peuvent être envoyés par les comptables centralisateurs visés à l'instruction ministérielle du 13 juillet 1909 (art. 10), les adresses de préférence par mandats postaux au trésorier de la société, boulevard Ney, bastion 33, Paris (18^e).

INFORMATIONS OFFICIELLES

PRÉSIDENCE DE LA RÉPUBLIQUE. — Le Président de la République a reçu la lettre par laquelle l'empereur de Russie lui a notifié le décès du prince Oleg Constantinovitch de Russie, mort des suites d'une blessure reçue sur le champ de bataille.

PRÉSIDENCE DU CONSEIL. — M. René Viviani, président du conseil, a décidé de publier très prochainement au *Journal officiel* le rapport de la commission chargée de relever les actes commis par l'armée allemande contre le droit des gens. Ce rapport sera ultérieurement réuni en volume avec toutes les dépositions recueillies. L'enquête reste d'ailleurs ouverte en ce qui concerne notamment les régions non encore visitées par la commission.

LA CUISINE DU TROUPIER

La blanquette.

Pour une proportion de 2 kilogr. de viande environ, éplucher 4 à 5 oignons moyens, 2 goussets d'ail. Désosser la viande (veau ou bœuf) en morceaux moyens ; faire « blondir » dans du saindoux ou de la graisse, saupoudrer d'une bonne poignée de farine (150 grammes environ) et couvrir d'eau de façon à ce que la viande baigne bien. Ajouter ail et oignons, laurier et thym si possible, une cuillère de sel, un peu de poivre et laisser cuire deux heures. Servir tel quel ou accompagné de pommes de terre cuites à l'eau.

On peut encore procéder de la façon suivante :

Mettre la viande dans la gamelle de campement, ajouter oignons, etc., couvrir d'eau, laisser cuire à feu modéré et, pendant ce temps, éplucher les pommes de terre. Au bout d'une heure de cuisson, lier la sauce avec de la farine, mettre un peu de graisse, joindre les pommes de terre, ajouter si besoin un peu d'eau et laisser cuire encore une heure.

Chansons militaires.

TÊTE DE PIPE

Air : *Elle avait une jambe en bois.*

Elle était en faïence,
Se fermait dans le haut :
Mesure de prudence
Pour pas brûler l'fourneau
Figurant un jeune homme
Habillé en dompteur
Et qui n'était, en somme,
Que l'Kronprinz-Monseigneur.
Mais dès qu'on l'vit,
Chacun se dit :

REFRAIN

Il a une tête de pipe
Et pour qu'on ne l'oublie pas,
Il croit se montrer chic type
En l'envoyant aux soldats.

Ah!

Il a une tête de pipe,
Mais comme il n'a montré pas,
S'il n'aurait pas envoyée,
On n'aurait pas admirée

Oh! oh!

Regardez-moi donc ce culot.

On dit que plus d'un Boche,
En recevant c'cadeau,
R'connut pas la caboche
Du jeune god'lureau.

L'un dit : c'est une dame,
L'autre dit : un charlatan
Qui s'fait de la réclame
En nous montrant ses dents,

Voyez plutôt

Ce rire idiot :

(REFRAIN.)

Croyez mon expérience,
Dit un vieux d'la landwehr,
Cet objet en faïence
Doit se mettre à l'envers.

Beaucoup de gens s'y trompent,
Mais j'en suis bien certain,
C'est un p'tit clysopompe
Pour laver l'intestin.

Et cependant

C'est étonnant :

(REFRAIN.)

Bien qu'il ait l'air bête,
L'Kronprinz se croit finaud,
Pour pas qu'on s'paie sa tête,
De leur en-fer c'cadeau.

Mais il faut qu'il divague
Pour oublier l'tabac,
Maintenant pour la blague
C'est l'Français qui la fra

En leur chantant

Tout en chargeant :

(REFRAIN.)

GUY-PERON.

Souvenir de Rapp

Colmar, avant 70, a élevé une statue à l'un de ses plus illustres enfants, le général Rapp.

Peu de temps après l'inauguration du monument, un vieux Colmarien, ancien grognard, vantait à un jeune compatriote, au pied même de la statue, les mérites du glorieux défenseur de Danzig.

— C'était un bon général, lui déclare-t-il, che l'ai bien connu. Che suis allé chez lui à Tanzig et il m'a parlé. Il a dit :

— Qu'est-ce qu'il y a ?

— Chai réponu : « Che suis de Colmar, che viens vous tire pouchoir. »

— C'est tout ?

— Oui, mon chénéral.

— Alors il a dit chentiment à son officier :

« Foutez-moi cet animal à la porte. »

BLOC-NOTES

— La ville de Lorient a fait remettre au ministre de la marine un drapeau nouveau, portant les mots : *Régimes marins*, et destiné à devenir l'étendard des fusiliers.

— Des aviateurs français ont bombardé le hangar des zeppelins à Bruxelles.

— Des aviateurs alliés ont survolé Liesdorf, près de Sarrelouis, place forte de la Prusse rhénane.

— Une lettre du cardinal Mercier, archevêque de Malines et primat de Belgique, a été lue dans toutes les églises de Belgique.

— L'Allemagne, dit cette lettre, n'est pas l'autorité légale, vous ne lui devez ni obéissance, ni obéissance. La seule autorité légale en Belgique est celle du roi, de son gouvernement et des représentants de la nation.

— On a saisi, à Copenhague, une grande cargaison de cuivre venant des Etats-Unis et destinée à l'Allemagne.

— Un Taube a survolé Bruyères (Vosges) et a lancé quelques fusées, qui n'ont causé aucun dégât.

— Le gouvernement allemand a défendu l'entrée en Allemagne de tous les journaux des pays neutres, à l'exception des journaux officiels ou officiels des gouvernements.

— A Londres, les premières ventes de vapeurs capturés à l'ennemi ont eu lieu ces jours derniers.

— Au moment où, à Pola, le submersible français *Curie* apparut soudain dans le port, une grande confusion se produisit.

Un coup de canon tiré par un fort atteignit le cuirassé *Radetzki* et lui causa de graves dommages à la quille.

— Grâce à M^{me} Poincaré, les petites baraques du Jour de l'An resteront ouvertes jusqu'au 10.

— L'emprunt italien d'un milliard a été couvert avec empressement.

— L'empereur d'Abyssinie a offert au gouvernement français 250 superbes chevaux arabes noirs pour les officiers de l'état-major, et 200 mulets pour l'artillerie de montagne.

— Deux corps allemands et deux corps de slaves autrichiens se sont croisés dans le Tyrol; les premiers étaient en marche sur la Bosnie et les seconds s'y dirigeaient vers la Belgique.

— Un soulèvement militaire s'est produit au Paraguay (Amérique du Sud). Il a été réprimé.

— Nestor Wilmart, l'escroc qui purgeait sa peine à la prison de Saint-Gilles, à Bruxelles, aurait réussi à s'évader.

— Huit mille soldats roumains de l'Autriche sont prisonniers des Serbes.

— Le gouverneur de la Belgique, général von Bissing, a exhorté les troupes allemandes à s'emparer rapidement d'Ypres, pour l'offrir à l'empereur comme cadeau du jour de l'an.

— M^{me} Pierre Waidmann, femme de l'artiste peintre, infirmière de la Croix Rouge, est morte enlevée par un mal foudroyant contracté au chevet des blessés.

— A Trieste, dans la nuit où l'on craignait l'approche de la flotte française, le gouverneur, prince de Hohenlohe, s'enfuit en auto, en même temps que les troupes quittaient la ville.

— A Saverne, une femme de soixante-onze ans a été condamnée à trois mois de prison pour avoir crié : « Vive la France! »

— On a découvert à New-York une agence allemande constituée en vue de fournir de faux passeports à des ressortissants allemands mobilisables.

— Le conseil municipal de Lyon a décidé qu'une place de cette ville porterait le nom de Bruno Garibaldi.

— Les généraux autrichiens von Frank et Przyborski ont été contraints à donner leur démission.

— Le département de l'Hérault va fournir 70,000 hectolitres de vin pour nos soldats; le département de Maine-et-Loire, 2,600 barriques de vin d'Anjou.

— La population de la Bukovine (Autriche) prise de panique, fuit sur le territoire de la Roumanie, où plus de 30,000 réfugiés ont déjà trouvé asile.

LE TABLEAU D'HONNEUR

CITATIONS A L'ORDRE DE L'ARMÉE

Les Braves, dont les noms suivent, ont été cités à l'Ordre de l'Armée :

5^e Corps d'Armée.

Adjudant FEST, 82^e d'infanterie : le 24 septembre, a entraîné plusieurs fois en avant la compagnie qu'il commandait.

Sergent DHERY, 89^e d'infanterie : a été grièvement blessé de deux balles à la poitrine, le 30 août, au moment où il entraînait bravement à l'attaque la section qu'il commandait.

Soldat LANDRIN, 76^e d'infanterie : apercevant un camarade qui, blessé, avait été obligé d'abandonner sa mitrailleuse, est allé, sous un feu violent, chercher cette pièce qu'il a ramenée en arrière de la ligne.

Canonier LEJEUNE, 13^e d'artillerie : grièvement blessé au bras gauche par deux éclats d'obus, a refusé de quitter sa place de conducteur de derrière jusqu'à ce que sa voiture fut en sécurité.

Soldat PLAYET, 289^e d'infanterie : s'est spontanément présenté comme volontaire pour exécuter une action périlleuse. Est resté de quatorze heures trente à minuit sous le feu des Allemands. A pu échapper, à la faveur de la nuit après maintes péripéties, aux mains de l'ennemi, rapportant des renseignements précieux sur les positions allemandes.

Capitaine FOURNIER, 13^e d'artillerie : blessé le 24 août d'un éclat d'obus à la jambe droite. A peine guéri n'a pas profité d'un congé de convalescence pour venir reprendre sa place où il montre des qualités exceptionnelles.

Capitaine PICQUENDAR, 13^e d'artillerie : commandant sa batterie le 24 août sous un feu violent d'artillerie ennemie de gros et moyen calibre, fut blessé par des éclats d'obus à la poitrine et à la cuisse, conserva néanmoins son commandement tant qu'il lui fut possible. Evacué, revint, à peine rétabli, reprendre sa place à la tête de son unité.

Lieutenant de réserve DE FUMICHON, 131^e d'infanterie : a été grièvement blessé à la tête de sa compagnie en dirigeant une reconnaissance à proximité des lignes ennemies.

Sous-lieutenant CAMUS, 131^e d'infanterie : s'est distingué depuis le début de la campagne par des qualités de sang-froid, d'énergie et de bravoure. Blessé en conduisant sa compagnie sous le feu violent de l'ennemi.

6^e Corps d'Armée.

Chef de bataillon CASSAN, 164^e d'infanterie : a conduit son bataillon avec un réel sens tactique les 5 et 6 septembre. S'est fait encore remarquer à l'attaque du 8 septembre.

Capitaine VALETTE, 165^e d'infanterie : a reçu quatre blessures dans un combat où il s'est fait particulièrement apprécier.

Lieutenant GUIBERT, 164^e d'infanterie : grièvement blessé à l'attaque d'une position pendant laquelle il a brillamment conduit sa section de mitrailleuses.

Médecin auxiliaire HUMBERT, 161^e d'infanterie : au cours de l'attaque du 22 septembre, a été grièvement blessé de deux balles en pansant des blessés sur la ligne de feu. Avant déjà fait preuve d'une bravoure exceptionnelle, le 20 septembre, en allant avec un étudiant en médecine ramener deux blessés, alors que les équipes de brancardiers qu'il commandait étaient obligées de se retirer devant le feu de l'ennemi.

Médecin auxiliaire ROLOT, 155^e d'infanterie : blessé grièvement au combat du 25 septembre, en veillant au transport des blessés.

Sergent LAUWERIER, 165^e d'infanterie : belle conduite au combat du 6 septembre où il a été blessé et a refusé de quitter son commandement.

Maréchal des logis MICHEL, 40^e d'artillerie : blessé par un éclat d'obus le 8 septembre, n'en a pas moins continué à assurer le com-

mandement de sa pièce, refusant de se laisser conduire à l'ambulance.

Caporal NOEL, 9^e génie : s'est avancé à travers un réseau de fil de fer, l'a coupé et a tué d'un coup de baïonnette une sentinelle ennemie.

Chef de bataillon HAGUENIN, 67^e d'infanterie : a brillamment commandé son bataillon dans le combat du 24 septembre. Blessé très sérieusement est resté à son poste jusqu'au moment où le manque de forces l'a obligé à le quitter.

Lieutenant DUCHENE, 54^e d'infanterie : grièvement blessé en conduisant sa compagnie à l'attaque des positions ennemies.

7^e Corps d'Armée.

Sous-lieutenant MAGRIN, 60^e d'infanterie : très belle attitude au feu où il est blessé à la main. Revenu au corps le 25 août, a été blessé au combat du 6 septembre, en entraînant très énergiquement sa section en avant. A continué à la diriger quoique maintenu à terre et a refusé de se laisser emporter quand il eut ordonné la retraite à cette section.

Sous-lieutenant PEQUIGNOT, 60^e d'infanterie : s'est distingué dans la conduite d'une reconnaissance dans une forêt où il a fait subir des pertes sensibles à un ennemi très supérieur et s'est dégagé très habilement de son étroitesse. Au combat du 20 septembre, sa compagnie ayant été soumise à une attaque de nuit, a fait face énergiquement à l'ennemi et a été blessé mortellement au premier rang.

Adjudant-chef PERNOLLET, 60^e d'infanterie : s'est signalé par son sang-froid et sa bravoure dans toutes les affaires ; placé en première ligne au poste le plus en vue, sous le feu ajusté de l'ennemi, a été blessé mortellement le 17 septembre en se découvrant pour donner à un observateur d'artillerie les indications relatives à l'emplacement d'une batterie.

Adjudant RAMEIL, 60^e d'infanterie : promu de la veille et commandant pour la première fois sa compagnie est venu occuper avec ses sections de première ligne une position avancée sous le feu violent de l'ennemi ; en se tenant au premier rang a été blessé après avoir assuré la mise en place de ses unités.

Sergent QUENEY, 55^e bataillon de chasseurs à pied : le 16 octobre, ayant une escouade de sa demi-section en poste au confluent de deux rivières et entendant des coups de fusil partir de ce point, se porta bravement en avant pour se rendre compte de ce qui se passait. Accueilli par une grêle de balles n'en continua pas moins sa reconnaissance. Tomba mortellement atteint en criant : « Allez dire au lieutenant que les Allemands s'avancent en nombre à la passerelle ».

Cavalier BISSON, 14^e chasseurs à cheval : faisant partie d'une patrouille qui s'est heurtée à des cavaliers allemands pied à terre dans un village, les a chargés bravement. Blessé grièvement d'une balle au genou, a tenu tête pour donner le temps à un camarade pris sous son cheval tué de se dégager. A réussi à échapper aux cavaliers allemands et à rejoindre à cheval l'escadron. Est tombé à bout de forces en y arrivant.

9^e Corps d'Armée.

Capitaine MAURY, 20^e d'artillerie : a montré beaucoup d'audace et de coup d'œil en installant sa batterie à bras et par fractions, jusqu'à 100 mètres des lignes ennemies, contribuant ainsi puissamment au succès de l'attaque sur cette partie du front.

Lieutenant-colonel MAURY, commandant le 135^e d'infanterie : a constamment fait preuve d'un entraînement, d'une énergie et d'une bravoure remarquables. Blessé deux fois au

début de la campagne, a rejoint avant complète guérison. A mené avec succès son régiment dans toutes les attaques où il l'a conduit. Est tombé glorieusement le 26 octobre, frappé d'une balle à la tête en menant son régiment à l'assaut des positions ennemies.

Capitaine GRETERIN, 33^e d'artillerie : a fait preuve de beaucoup d'énergie en portant à courte distance des tirailleurs ennemis sa batterie chargée d'appuyer une attaque d'infanterie. A été grièvement blessé.

Capitaine MARCOTTE de Sainte-Marie, 33^e d'artillerie : a fait preuve depuis le début de la campagne d'une intrépidité remarquable, allant de sa personne occuper les postes les plus dangereux à proximité des tirailleurs ennemis afin de rendre le tir de sa batterie plus efficace.

Capitaine BOUDET, 33^e d'artillerie : depuis le début de la campagne a fait preuve d'une autorité et d'un courage remarquables ; a effectué sous le feu de l'ennemi les reconnaissances les plus périlleuses, a arrêté l'offensive ennemie en maintenant sa batterie en position sous les balles allemandes.

Capitaine HEYWANG, 33^e d'artillerie : a poussé sa batterie à 600 mètres des tranchées ennemies sous un feu des plus violents afin d'appuyer l'attaque de l'infanterie. Etant blessé s'est fait panser et a repris immédiatement son commandement.

Lieutenant FAUJEST, 33^e d'artillerie : a été tué en allant sous un feu violent de l'ennemi, au point le plus dangereux de la ligne, prendre le commandement d'une batterie d'accompagnement qui venait de perdre son capitaine et son lieutenant.

Lieutenant de réserve LENOIR, 33^e d'artillerie : s'est distingué dès le début de la guerre par son dévouement et son courage. Est bravement tombé en rétablissant sous le feu de l'ennemi la liaison entre le commandant de l'artillerie et celui de l'infanterie, au moment le plus critique du combat.

Lieutenant de réserve GLAZOT, 68^e d'infanterie : a donné depuis le début de la campagne l'exemple du plus brillant courage, a été grièvement blessé, au combat du 25 octobre en sortant le premier des tranchées pour entraîner sa compagnie à l'attaque.

11^e Corps d'Armée.

Capitaine VINCE, 318^e d'infanterie : a maintenu son bataillon sous des rafales très meurtrières par son attitude énergique. Modèle de sang-froid et de tenue au feu. Blessé.

Cavalier AUDURAUD, 1^{er} dragons : belle conduite au feu.

Adjudant-chef CHARRIAU, 261^e d'infanterie : très bon sous-officier. Qualités particulières de chef prouvant, par son énergie et son sang-froid, qu'il faisait preuve au feu des mêmes qualités qu'on lui a toujours reconnues en garnison. Blessé le 20 septembre.

Sergent réserviste PERROTIN, 316^e d'infanterie : au combat du 23 août, vers seize heures trente, a, de sa propre initiative et dans le but de ne pas laisser de matériel à l'ennemi, pris un atterrage d'artillerie abandonné ; s'est porté sous un feu violent vers un caisson laissé sur place, l'a atterré et ramené dans nos lignes ; blessé ensuite le 17 septembre.

14^e Corps d'Armée.

Adjudant RICHAUD, 252^e d'infanterie : belle conduite au feu.

15^e Corps d'Armée.

Lieutenant-colonel PERIER, commandant le 111^e d'infanterie : s'est particulièrement distingué dans un combat où son régiment, grâce à son exemple personnel, a réitéré jusqu'au succès ses attaques contre un village défendu par de nombreuses mitrailleuses.

Chef de bataillon MANGEMATIN, 111^e d'infanterie : a vigoureusement entraîné son bataillon à l'attaque de nuit du 8 au 9 septembre en marchant avec la compagnie de tête et a lancé sa troupe à l'assaut en donnant personnellement le plus bel exemple de bravoure et d'énergie.

Capitaine GRANIER, 255^e d'infanterie : le 25 septembre, chargé comme faisant fonctions de chef de bataillon de procéder à l'organisation défensive d'un village, a parcouru sous une pluie de projectiles d'artillerie l'intérieur et les abords du village, désignant successivement à chaque compagnie les emplacements à occuper. Atteint par un éclat d'obus, a, malgré sa blessure qui le mettait hors d'état de se mouvoir, continué à diriger l'installation de sa troupe.

Adjudant CHAPOIX, 33^e d'artillerie : remplissant les fonctions de lieutenant, a montré le plus grand sang-froid au moment où sa batterie était en butte à un tir réglé de l'ennemi. Blessé légèrement, est resté à son poste et ne s'est fait panser qu'à la fin du combat, donnant ainsi un bel exemple à ses hommes.

Adjudant PANISSET, 112^e d'infanterie : s'est fait remarquer par son énergie et son courage. A été blessé de trois balles.

Maréchal des logis BELLET, 6^e hussards : s'est fait particulièrement remarquer au cours d'une reconnaissance.

Sergent BERTHON, 61^e d'infanterie : après la mort de son lieutenant, chef de section de mitrailleuses, a pris le commandement, l'a exercé de la façon la plus remarquable jusqu'à ce qu'il ait été lui-même grièvement blessé.

Sergent MARCON, 61^e d'infanterie : a brillamment enlevé sa section qu'il commandait dans l'assaut à la baïonnette qui a déterminé la prise d'un village le 9 septembre. Grièvement blessé.

Caporal CAUNAC, 3^e d'infanterie : étant en patrouille le 20 septembre, à deux heures du matin, a rencontré à 250 mètres des tranchées ennemies une patrouille de 3 uhlans. A fait preuve du plus grand sang-froid en tuant le chef de patrouille et mettant en fuite les deux autres cavaliers.

Caporal SAINT-ETIENNE, 240^e d'infanterie : a su, sous le feu de l'ennemi, conserver 23 prisonniers allemands et, vingt-quatre heures après, a rejoint sa division.

Canonier THOMAS, 19^e d'artillerie : superbe conduite au feu.

Soldat réserviste ZAPPA, 40^e d'infanterie : pendant l'attaque d'un village, le 29 septembre, sa section s'étant trouvée sans chef, a su s'imposer à ses camarades qu'il a conduits sous le feu violent de l'artillerie ennemie.

Chef de bataillon FERRE, 141^e d'infanterie : tous les officiers supérieurs ayant été mis hors de combat, a assumé comme capitaine le commandement du régiment, qu'il a parfaitement conduit. Atteint de la dysenterie, a refusé d'être évacué et a continué son service.

Capitaine CREUTZER, 6^e bataillon de chasseurs : a fait preuve d'audace et d'énergie en toutes circonstances, particulièrement les 8 et 9 septembre, où la hardiesse de ses reconnaissances a permis de fournir à l'artillerie des données pour la précision a assuré le succès de la journée.

Capitaine LACANAL, 40^e d'infanterie : arrivé à 150 mètres des lignes ennemies avec une poignée d'hommes et sommé de se rendre, a répondu par un feu violent ; ne s'est replié que sur l'ordre de son chef de bataillon.

Capitaine LAMBERT, 3^e d'infanterie : officier d'une bravoure éprouvée. A enlevé seul, avec deux sections, à la baïonnette, une maison forestière fortement occupée, s'est maintenu sur place malgré un feu violent d'artillerie et d'infanterie, bien qu'il fût autorisé à se replier sur son bataillon.

Capitaine de territoriale PETIT, 55^e d'infanterie : chargé de la défense d'un bois, ne s'est replié qu'après avoir été débordé par des forces très supérieures auxquelles il a fait subir des pertes sérieuses. Est retourné le lendemain sur les positions abandonnées pour ramener ses blessés dont il a ramené une dizaine sous le feu de l'ennemi.

Soldat LINGERHAND, 111^e d'infanterie : réformé pour blessures au Maroc, s'est engagé pour la durée de la guerre. Arrivé sur la ligne de feu, a demandé à faire partie du détachement de volontaires chargé de l'attaque d'un bois. Au cours de cet engagement a reçu

trois blessures en faisant preuve d'une bravoure et d'un mépris du danger dignes d'admiration.

16^e Corps d'Armée.

Maréchal des logis BENOIT, 1^{er} hussards : le 14 août a blessé grièvement un officier de uhlans et sabré deux uhlans. Le 25 août, a pénétré au galop dans un village malgré la fusillade ennemie et a rapporté des renseignements.

Canonier VIGNES, 9^e d'artillerie : étant en observation dans les premières tranchées de l'infanterie dans un bois, est sorti treize fois de l'abri de son propre mouvement pour aller réparer sous un feu violent d'infanterie et d'artillerie la ligne téléphonique coupée par les projectiles.

Adjudant-chef EYCHENE, 53^e d'infanterie : belle conduite au feu.

19^e Corps d'Armée.

Lieutenant FALAVEL, 3^e zouaves : commandant sa compagnie avant-garde de bataillon, a chassé vigoureusement l'ennemi de la portion du bois qu'il avait pour objectif et s'y est maintenu ; attaqué de nuit deux jours plus tard par un ennemi très supérieur en nombre, s'est maintenu sur ses positions et s'y est fait tuer sur place.

Sous-lieutenant de réserve HERMAS, 3^e zouaves : a une attaque de nuit, a été tué dans une rencontre acharnée à la baïonnette au milieu d'un groupe de zouaves qui, tous, ont été tués sur place à ses côtés.

Soldat BLANCHET, 3^e zouaves : s'est porté sous le feu de l'ennemi au secours d'un camarade grièvement blessé et, bien que blessé à son tour, l'a ramené en lieu sûr.

20^e Corps d'Armée.

Maréchal des logis GRAPAZY, 31^e dragons. Maréchal des logis DE VREGILLE, 8^e dragons : belle conduite au feu.

LÉGION D'HONNEUR

Sont nommés dans la Légion d'honneur.

A la dignité de grand officier

Général de division FRANCHET D'ESPÈREY : par sa fermeté vigilante, a fait du corps d'armée qu'il commandait en temps de paix une unité de guerre qui, dès le début des opérations, a obtenu des résultats exceptionnellement brillants. Placé à la tête d'une armée, a fait preuve des plus belles qualités de vigueur, de décision et de réelles aptitudes manœuvrières.

Général de division DELARUE : n'a cessé, depuis le début de la campagne, de montrer, dans des fonctions parfois ingrates, les plus remarquables qualités d'organisateur et de technicien alliées aux plus belles vertus du soldat.

Médecin inspecteur général VAILLARD.

Au grade de chevalier :

Capitaine FISCHBACH, 120^e d'infanterie : a pris part à tous les combats livrés par sa division depuis le début de la campagne. A fait preuve d'une énergie remarquable dans les combats de bois incessants qui ont lieu depuis plus de cinquante jours. Vient de montrer la plus grande bravoure en entraînant personnellement sa troupe à l'attaque de l'ennemi et en lui arrachant de vive force plus de 200 mètres de terrain.

Capitaine LAMBERT, 18^e bataillon de chasseurs : a pris part à tous les combats livrés par sa division depuis le début de la campagne. S'est particulièrement distingué par sa bravoure et son sang-froid dans un combat où il a contribué, pour une large part, à la destruction de deux bataillons ennemis et d'une compagnie de mitrailleuses.

Lieutenant PRÉGNON, 147^e d'infanterie : a pris part à tous les combats livrés par sa division depuis le début de la campagne, et notamment aux actions incessantes engagées depuis plus de cinquante jours dans les bois. En dernier lieu, alors qu'une compagnie d'un corps voisin venait de céder à une violente

attaque ennemie est intervenu de sa personne avec la plus grande bravoure et a réussi, par son énergie exceptionnelle, non seulement à maintenir sa compagnie en place sous le feu, mais encore à arrêter la voisine face à l'ennemi.

Sous-lieutenant MATHIEU, 91^e d'infanterie : blessé le 22 août, est revenu sur sa demande, bien qu'incomplètement guéri, reprendre le commandement de sa section. Depuis trois semaines, a montré la plus grande énergie dans les combats de bois qui ont lieu nuit et jour. En dernier lieu, son capitaine ayant été blessé et la plupart des chefs de section tués, a maintenu sa compagnie dans des tranchées sans cesse bouleversées par les bombes ennemies et a refoulé les Allemands.

Capitaine BARRERE, 40^e d'artillerie : au cours des combats du 1^{er} et du 5 novembre, est resté quatre jours et demi à son poste d'observation, malgré un bombardement ininterrompu avec des obus de gros calibre, jusqu'à ce qu'il ait été enlevé sous les décombres. Blessure au bras droit, qui a nécessité l'amputation.

Sous-lieutenant LAURENT, 47^e bataillon de chasseurs : s'est particulièrement distingué le 6 novembre en conduisant une patrouille sur les tranchées allemandes, le 7 novembre, emmenant sa section qui le suit aveuglément contre les fils de fer à 150 mètres des tranchées allemandes. Blessé au bras, est allé en rampant se faire panser et a repris immédiatement le commandement de sa section dans son emplacement périlleux. Blessé une seconde fois à la main, est resté sur place jusqu'à la relève de sa section à la nuit.

Lieutenant territorial NANSE, 32^e d'infanterie : au moment de la mobilisation, a demandé à partir avec le régiment de réserve où il a pris le commandement d'une section de mitrailleuses. Blessé le 29 août, est revenu à peine guéri, reprendre son commandement et a été de nouveau blessé grièvement en effectuant une reconnaissance sur les tranchées ennemies.

Capitaine GUINET, 28^e d'artillerie : blessé le 8 septembre, est resté jusqu'au dernier moment à la tête de sa batterie, donnant ainsi à ses hommes un bel exemple de courage et d'énergie. Revenu le 3 novembre reprendre le commandement de sa batterie, bien qu'il ne soit pas encore remis de sa blessure.

Lieutenant de réserve DUCROCQ, 272^e d'infanterie : a été grièvement blessé en entraînant son peloton au feu pendant l'attaque du 10 septembre.

Capitaine DESEVAUX, 128^e d'infanterie : a, pendant la journée du 15 septembre, dirigé sa compagnie avec un calme, un sang-froid, une bravoure digne du plus grand éloges sous un feu meurtrier. A maintenu tout son monde en ligne par son attitude et son ascendant, jusqu'au moment où il tomba grièvement blessé.

Sous-lieutenant de réserve BAILEYGUIER, 51^e d'infanterie : a été blessé le 25 septembre en conduisant à l'attaque dans des circonstances très difficiles, un peloton de sa compagnie. Laissé sur le terrain, à quelques mètres des tranchées allemandes, a empêché un nouvel élément de venir jusqu'à lui en le prévenant du danger. Rejoint la nuit par des hommes de sa compagnie, partis à sa recherche, a exigé que tous les hommes blessés à ses côtés fussent relevés avant qu'on le relevât lui-même.

Capitaine OLIVIER, 91^e d'infanterie : a fait preuve d'une énergie et d'un sang-froid peu communs en tenant tête avec sa compagnie, du 26 au 30 septembre, sous un feu écrasant d'obus de gros calibre, à des attaques violentes. A été grièvement blessé le 30.

Sous-lieutenant de réserve VIOT, 28^e d'artillerie : observateur à l'escadrille H. F. 28, le 30 septembre 1914, pendant une reconnaissance en avion, exécutée à 1.300 mètres seulement, en raison de difficultés d'observation, a été blessé, n'en a pas moins poursuivi l'exécution de sa mission et n'a atterri qu'une demi-heure après cette mission terminée. Après une absence d'un mois, a rejoint l'escadrille avant d'être complètement guéri.

Lieutenant de réserve BINET, 308^e d'infanterie : ne cesse, depuis le début de la campagne, de faire preuve de sang-froid, d'énergie et du plus grand courage. Est entré, le 30 octobre, dans un village, à la tête de sa compagnie, s'est précipité sur deux pièces allemandes dont il s'est emparé après avoir tué deux servants de sa main. A été blessé en

contribuant à repousser la première contre-attaque allemande.

Médecin aide-major JOB, 69^e d'infanterie : a fait preuve d'un réel courage en tentant à plusieurs reprises, sous un feu ajusté d'infanterie, d'arriver en rampant jusqu'au chef de corps, blessé grièvement et abrité dans une tranchée, à 50 mètres des lignes allemandes.

Capitaine DE LA CROIX, 114^e d'infanterie : d'une grande bravoure, de beaucoup d'énergie et de vigueur, a fait preuve dans tous les combats de la campagne des plus belles qualités militaires. Grièvement blessé en se portant à courte distance de l'ennemi à un poste d'observation dangereux, afin de fournir à l'artillerie des indications sur les points à battre.

Lieutenant DESLOGE, 77^e d'infanterie : jeune officier, d'une activité, d'un courage et d'une bravoure remarquables. Commande sa compagnie avec une autorité extraordinaire ; l'a conduite avec succès à l'assaut en toutes circonstances. Le 3 novembre, est allé spontanément prendre le commandement d'une compagnie voisine dont tous les officiers étaient tués ou blessés, l'a conduite au combat sous un feu des plus meurtriers et a contribué ainsi puissamment à arrêter une dangereuse attaque ennemie.

Lieutenant ROBERT, 42^e d'infanterie : officier d'une bravoure incomparable, d'un sang-froid et d'un entrain héroïques, en même temps d'une modestie rare. Blessé de deux balles, en se portant le 29 août à l'attaque d'une batterie, n'a consenti à se laisser enlever que lorsqu'il a vu la batterie entre nos mains et le soutien en fuite. A eu la modestie, dans son rapport, de ne parler que de son lieutenant en second blessé au bras.

Capitaine LULÉ-DEJARDIN, 47^e bataillon de chasseurs : s'est fait remarquer par sa brillante conduite au feu. Le 7 septembre, a été atteint de multiples blessures, dont l'une a entraîné l'amputation de la jambe gauche.

Capitaine SUTTERLIN, 157^e d'infanterie : le 11 octobre, au point du jour, s'est jeté résolument à l'attaque d'un bois. Arrêté par un feu d'une extrême violence, a maintenu sa compagnie en place jusqu'à minuit, heure à laquelle il a rejeté en désordre sur le bois une contre-attaque de plusieurs compagnies allemandes.

Médecin-major VAILLANT : depuis le début de la campagne, n'a cessé de faire preuve en toutes circonstances de sang-froid, de dévouement et de vaillance. A, du danger, le plus superbe mépris et n'hésite pas à aller chercher les blessés jusque sur la ligne de feu.

Capitaine POIRIER, 8^e d'artillerie à pied : depuis le début de la campagne, passe des nuits nombreuses à diriger les travaux d'installation des batteries de son groupe, ses journées à en diriger le tir. A toujours fait preuve, sous le feu, d'un courage et d'un sang-froid remarquables, particulièrement dans la nuit du 9 au 10 septembre en désarmant sa batterie de 120 sous un feu violent pour la reporter ailleurs.

Capitaine MIMAUD, état-major de la 68^e division : officier de tout premier ordre, hardi et d'une bravoure froide. A été au feu jusque sur la ligne de combat les 20 août, 8, 9, 10 et 11 septembre et y a rendu les plus grands services en assurant l'exécution des ordres et la direction du combat. Blessé d'un coup de feu à la cuisse droite le 11 septembre.

Capitaine LERO, 206^e d'infanterie : a commandé sa compagnie avec beaucoup de calme et de sang-froid aux combats des 20 août, 8, 9 et 10 septembre. A ramené sa compagnie dans le plus grand ordre. A été blessé assez grièvement le 11 au matin.

Lieutenant de réserve MONNIER, 14^e bataillon de chasseurs : officier s'étant comporté avec un courage et un entrain remarquables pendant la campagne. Blessé en Lorraine, est revenu à son corps, a été cité à l'ordre du corps d'armée pour avoir accompli très brillamment une reconnaissance dangereuse. Les 1^{er} et 2 novembre, s'est signalé de la façon la plus brillante, entraînant ses hommes, et s'emparant de tranchées allemandes solidement tenues, donnant une fois de plus l'exemple de la plus belle vaillance.

Sous-lieutenant PELISSIER, 117^e d'infanterie : blessé une première fois, a rejoint son corps à la fin d'octobre ; fortement contusionné à l'assaut d'un village, a conservé le commandement de sa compagnie malgré sa blessure, après avoir brillamment pénétré dans le village à la tête de sa troupe, avec la

quelle il est resté, malgré les injonctions du commandant de la compagnie d'aller se faire panser. N'a pas été évacué.

Capitaine BOREL, 117^e d'infanterie : s'est toujours signalé depuis le commencement des opérations par sa bravoure et ses remarquables qualités de commandement. Blessé le 30 octobre en enlevant la ligne de feu.

Lieutenant TOUTAIN, 317^e d'infanterie : a montré un dévouement et une énergie dignes des plus grands éloges dans la conduite de la compagnie qu'il commande depuis le 13 septembre. Grièvement blessé en entraînant ses hommes avec la plus grande intrépidité le 30 octobre.

Lieutenant de réserve BRUNET, détaché à la brigade des fusiliers marins : a rendu les plus grands services par sa compétence et son énergie dans l'organisation particulièrement difficile du train de la brigade. Blessé en assurant le ravitaillement en munitions des unités engagées.

Capitaine CHAPUIS, artillerie de la 3^e division de cavalerie : a été grièvement blessé à la jambe au combat du 20 octobre. Très particulièrement énergique et audacieux. A quitté sa batterie en disant, de la civière où on le transportait : « Ne songez pas à moi, préparez et contribuez à la victoire. » A été amputé.

MÉDAILLE MILITAIRE

Sont décorés de la médaille militaire :

Clairon AMAR, 2^e tirailleurs algériens : le 28 août, quoique grièvement blessé à la cuisse, est resté sur la ligne et a continué à faire le coup de feu jusqu'à ce qu'il reçoive l'ordre de se rendre au poste de secours.

Canonier CONSTANT, 8^e d'artillerie : le 28 octobre, faisant partie de l'équipe d'une pièce portée aux premières tranchées de l'infanterie, a remplacé spontanément un agent de liaison de l'infanterie blessé, et a rempli la mission de ce dernier sous un feu violent de mitrailleuses. A été blessé de plusieurs balles. Avait déjà, le 12 octobre, ramené un fantassin blessé, la veille au soir, que ses camarades n'avaient pu relever.

Adjudant RAYMOND, pilote aviateur, escadrille V 21 : exécute chaque jour, sur l'ennemi, les reconnaissances les plus audacieuses, revenant plusieurs fois pour les bombarder sur les objectifs les mieux défendus par l'artillerie ennemie. A protégé d'une façon très efficace les gares d'embarquement contre les incursions d'avions ennemis qu'il a plusieurs fois forcés à rentrer dans leurs lignes.

Caporal réserviste PAILLOU, 65^e d'infanterie : le chef de section ayant été blessé, a pris le commandement de la section, a fait preuve d'un grand courage et de beaucoup d'énergie en restant debout à proximité de l'ennemi et faisant le coup de feu sans cesser de commander sa section et d'encourager ses hommes. Blessé, a conservé le commandement.

Adjudant PAULHAC, 14^e d'artillerie : s'est fait remarquer par son énergie, son sang-froid et sa belle conduite au feu. A été blessé, le 11 septembre d'un éclat d'obus qui lui a brisé la jambe gauche.

Adjudant-chef BLANCHARD, 77^e d'infanterie : a été grièvement blessé le 26 octobre, en entraînant énergiquement sa section sous un feu violent d'infanterie et d'artillerie. S'est constamment fait remarquer depuis le début de la campagne par son entrain et sa bravoure.

Adjudant de réserve SABLON, 32^e d'infanterie : s'est révélé excellent entraîneur d'hommes, doué d'une extrême énergie et de caractère. Blessé d'un éclat d'obus dans le dos à l'attaque du 14 septembre, a été évacué. Est rentré sans être guéri, douze jours après avoir été blessé, pour reprendre le commandement de sa section. Blessé une deuxième fois, a conservé toute la journée du 27 octobre le commandement de sa section dont il n'a cessé d'entretenir et de relever le moral.

Maréchal des logis mitrailleur GROMBERT, 15^e chasseurs à cheval : a été blessé grièvement en secondant son lieutenant dans la conduite du feu de la mitrailleuse, le 23 septembre 1914, et n'a quitté le combat, malgré sa blessure, que lorsque l'ordre de

retraite a été donné ; s'est retiré le dernier et à pied sous le feu de l'ennemi.

Maréchal des logis DAOUST, 2^e husards : blessé grièvement d'une balle au bras, le 13 octobre, au cours d'une reconnaissance.

Maréchal des logis DELOISON, 22^e dragons : grièvement blessé en commandant le feu de son peloton, son officier ayant été blessé.

Maréchal des logis réserviste GUILLOT, 22^e dragons : grièvement blessé le 20 octobre en entraînant ses cavaliers en avant sous un feu violent.

Brigadier TRINQUET, 22^e dragons : blessé de deux balles le 20 octobre, n'a quitté son poste sous le feu que sur l'ordre de son sous-officier, alors qu'une troisième balle venait de lui fracasser le maxillaire.

Sergent-major CROCHEREUX, 27^e d'infanterie : au cours d'une attaque de nuit, s'est offert spontanément pour porter un renseignement sous un feu violent d'infanterie. A été très grièvement blessé par une balle en accomplissant cette mission.

Soldat FLEBON, 56^e d'infanterie : belle conduite depuis le début de la campagne. Au combat du 9 octobre, commandant un poste d'écoute, a continué à tirer sous un feu très violent et malgré qu'il ait été blessé d'une balle au bras gauche. N'a cessé le feu qu'après avoir reçu trois autres balles, l'une dans le bras droit, les deux autres dans les deux jambes.

Sergent LARDILLIER, 85^e d'infanterie : brillante conduite au feu. Blessé grièvement à la face par un éclat d'obus, a continué à commander sa section, puis ayant passé le commandement à un autre sergent, est venu rendre compte par écrit à son commandant de compagnie (ne pouvait pas parler).

Adjudant-chef CROS, 46^e bataillon de chasseurs : le 26 août, entraînant sa section à l'assaut d'une tranchée, a été atteint de deux balles. A continué à conduire ses hommes, et n'a cessé de commander qu'après avoir été atteint de deux nouvelles blessures. A eu encore la force de tirer d'un coup de revolver l'officier allemand commandant dans la tranchée dont plusieurs défenseurs étaient coiffés de bérets alpins. Après guérison a rejoint son corps le 13 septembre, sur sa demande expresse.

Adjudant-chef NEU, 152^e d'infanterie : déjà cité à l'ordre de l'armée pour sa brillante conduite au combat du 19 août. A fait preuve des plus belles qualités de vaillance le 20 septembre et les jours suivants. A été grièvement blessé.

Sergent MAIRE, 152^e d'infanterie : blessé aux deux jambes par des éclats d'obus au combat du 19 septembre, a continué à commander sa section pendant plusieurs heures, sans vouloir aller se faire panser.

Sergent MICHAUD, 23^e d'infanterie : quoique grièvement blessé, a tenu avec sa section pendant plus de deux heures et ne s'est retiré que quand l'ordre lui a été donné. A fait preuve depuis le début de la campagne du plus grand courage et du plus grand sang-froid.

Adjudant DUTHIL, 37^e d'infanterie coloniale : a fait preuve du plus brillant courage en entraînant sa section à l'attaque d'un ennemi fortement retranché sous une grêle de balles. Blessé grièvement au cœur de l'action.

Sergent COQUELLE, 37^e d'infanterie coloniale : chargé d'attaquer une tranchée ennemie, a conduit sa troupe avec le plus grand courage, son fusil brisé à la main. A reçu neuf balles dans ses vêtements. Rentré à sa compagnie, a sollicité aussitôt la mission dangereuse d'aller rechercher, sous un feu violent, le corps de son lieutenant tué au cours de l'action.

Sergent SCHREIDER, 299^e d'infanterie : a fait preuve, dans les 7 combats auxquels il a assisté, d'une grande bravoure. Le 1^{er} octobre, étant chef d'une reconnaissance tombée sous le feu d'une embuscade, a conservé tout son sang-froid. S'est retiré le dernier et a été blessé grièvement.

Adjudant MAURY, 280^e d'infanterie : blessé grièvement entraînant sa section à l'assaut le 19 août. A refusé d'être secouru en disant aux hommes : « C'est là haut qu'il faut aller : moi, je passe après. »

Le Gérant : G. CALMÈS.

Imprimerie, 31, quai Voltaire, Paris 7^e.